L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 15 OCTOBRE 1894. 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 15 OCTOBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LE DRAPEAU.

I

Le premier samedi de janvier a lieu pour toute l'armée la première revue de garnison de l'année. Ces revues sont passées par le commandant d'armes, c'est-à-dire par l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé, le premier samedi de chaque trimestre. La revue du premier trimestre se distingue des autres par la cérémonie de la présentation du drapeau ou de l'étendard aux jeunes soldats récemment incorporés. Aussitôt que le commandant d'armes a passé devant le front des troupes, les jeunes soldats forment le cercle autour du drapeau dans l'infanterie, de l'étendard dans la cavalerie. Le colonel leur adresse une allocution destinée à leur faire connaître leurs devoirs à l'égard de ce drapeau qui doit être, pour eux et pour tout le régiment, l'image vénérée de la patrie, la personnification de la France.

Cette idée si grande et si belle que nous nous formons aujourd'hui du drapeau est relativement moderne et ne remonte pas plus loin que la Révolution française.

Autrefois,—et ce que je dis du drapeau de l'infanterie s'applique également à l'étendard de la cavalerie et au guidon des dragons—il n'était pas, comme on semble le croire parfois, le drapeau national; c'était le signe de l'autorité du roi en tant que le colonel du régiment. Chaque régiment avait plusieurs drapeaux; les gardes françaises en avaient trente, un par compagnie; les "vieux" régiments,—ainsi appelait-on Picardie, Piémont, Navarre, Champagne, Normandie et la Marine, sous le règne de Louis XIV,—en avaient quinze, dont un seul était blanc; les autres portaient une large croix blanche partageant en quatre parties égales un fond de couleur, rouge pour Picardie, noir pour Piémont, vert pour Champagne, etc. Cette multiplicité de drapeaux explique le grand nombre de trophées enlevés dans les batailles. A Rocroi, il fut pris aux Espagnols soixante-dix drapeaux et étendards ou guidons. Le 30 mai 1814, le maréchal Sérurier fit brûler, dans la cour de l'Hôtel-des-Invalides, seize cents drapeaux qui provenaient des guerres depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon et avaient été suspendus aux voûtes de Notre-Dame ou de l'église des Invalides. Chargés sur des voitures pour être expédiés de l'autre côté de la Loire, ils n'avaient pu être mis en route assez tôt, et le maréchal prit sur lui de les faire détruire pour les empêcher de tomber aux mains des Alliés.

Mais revenons aux drapeaux de l'ancienne monarchie. Un seul régiment de cavalerie avait un étendard blanc ou plutôt une cornette blanche. C'était "*Colonel-Général*," aujourd'hui 1er régiment de cuirassiers. Les sept autres étendards du même régiment étaient noirs, brodés aux armes de Turenne, dont le régiment avait autrefois porté le nom. De même dans les dragons, le régiment Colonel-Général,—aujourd'hui 5e dragons,—avait seul un guidon blanc. Dans les gardes-du-corps, l'étendard de la 1re compagnie, compagnie écossaise ou de Noailles, était blanc, mais ceux des 2e, 3e et 4e compagnies étaient respectivement bleu, vert et jaune. Chacune des seize compagnies de gendarmerie avait deux étendards différant de ceux des autres compagnies par la couleur du fond (blanc, bleu, rouge ou jaune) ou par des ornements.

Si tous les régiments d'infanterie avaient un drapeau blanc tandis que la cornette blanche n'existait que dans un seul régiment de cavalerie, c'est que la charge du colonel-général de la cavalerie fut maintenue, alors que Louis XIV s'empressait, à la mort du duc d'Epernon, de supprimer la charge du colonel-général de l'infanterie, qui conférait à son titulaire une puissance trop grande. Cet important personnage possédait, dans chaque régiment d'infanterie, une compagnie qui portait le titre de "compagnie-colonelle", était commandée par le lieutenant du colonel-général ou lieutenant-colonel, prenait le pas sur les autres compagnies et portait le drapeau blanc. Les régiments eux-mêmes étaient commandés par des mestres-de-camp, délégués de l'autorité du colonel général. La charge supprimée, les mestres-de-camp devinrent colonels, et la compagnie qui leur appartenait, prit, avec le premier rang, le drapeau blanc, insigne de l'autorité royale dont les colonels devenaient les délégués directs. Dans la cavalerie, le colonel-général reste propriétaire du régiment qui portait son nom et, dans le régiment, de la compagnie colonelle, à laquelle était confiée la cornette blanche. Tout cela est tellement vrai que la charge du colonel-général de l'infanterie ayant été rétablie, en 1780, pour le prince de Condé, le drapeau blanc fut enlevé à tous les régiments, sauf à celui de Picardie, devenu régiment colonel-général.

Le nombre des drapeaux avait été d'ailleurs considérablement diminué. Abaissé, en 1749, à deux par bataillon, il fut réduit, sous le Ministère du comte de Saint-Germain, à deux par régiment ou un par bataillon. Le régiment colonel-général, ancien Picardie, en eut seul trois, dont un blanc, et lorsque la charge de colonel général fut définitivement supprimée en 1788, le drapeau blanc fut remis à toute l'infanterie, dont chaque régiment eut deux drapeaux, le premier blanc, le second aux couleurs du régiment.

II

Tout cela fut changé après 1789; mais les couleurs aujourd'hui nationales furent adoptées pour la cocarde avant de l'être pour le drapeau, et la garde nationale avait déjà substitué la cocarde tricolore à la cocarde parisienne, rouge et bleue, qu'elle portait encore le drapeau blanc, orné, il est vrai, de flammes aux trois couleurs. Des essais de toute sorte furent tentés pour ce drapeau: on adopta un instant les trois couleurs disposées en bandes horizontales, comme le drapeau hollandais; puis, on les plaça verticalement, le blanc en dehors. On a même vu paraître à Rouen, en 1831, dans une revue de la garde nationale passée par Louis-Philippe, un drapeau des premiers temps de la Révolution, qui avait été conservé avec soin, et portant une croix blanche au centre de quatre carrés, dont deux bleus et deux rouges. Enfin, la loi du 25 avril 1792 détermina l'ordre des couleurs, tel qu'il est encore actuellement établi: bleu, blanc, rouge, à partir de la hampe.

Quant à l'armée, un décret du 30 juin 1791 conserva aux régiments d'infanterie et de cavalerie leurs drapeaux et étendards d'ordonnance modifiés par cette inscription: "*Discipline et obéissance à la Loi*," et au revers le numéro du régiment; la cravate seule était aux couleurs nationales. La loi du 22 avril 1792 ordonna que les drapeaux et étendards de toute l'armée seraient brûlés et remplacés par des insignes aux trois couleurs. Telle fut l'origine du drapeau tricolore, qui ne tarda pas à recevoir à Valmy le baptême de la gloire.

Bonaparte est le premier qui fit orner les drapeaux d'inscriptions rappelant, d'après les ordres du jour ou les rapports, les circonstances dans lesquelles s'étaient distingués les divers régiments, ou plutôt les "demi brigades," suivant l'appellation alors en usage; plusieurs de ces inscriptions sont restées célèbres.

En faisant modifier les drapeaux et en les distribuant solennellement après les préliminaires de Leoben, Bonaparte avait agi en chef d'Etat plutôt qu'en général; le Directoire n'osa pas lui adresser de reproches, mais plus tard il ordonna que les drapeaux à inscriptions fussent déposés aux archives des corps et remplacés par des drapeaux réglementaires.

Devenu premier Consul, Bonaparte se vengea en faisant brûler les drapeaux du Directoire et en distribuant de nouveaux drapeaux sur lesquels étaient rétablies les inscriptions.

Au commencement de l'Empire, le mot d'"*aigle*" fut substitué à celui de drapeau; la partie flottante de l'aigle s'appela "*cravate*"; la distribution des aigles donna lieu au Champ-de-Mars à une grande solennité.

Le drapeau blanc avait été arboré pendant les guerres civiles par les Vendéens; la Restauration en fit le drapeau national: je n'ai pas à examiner ici le plus ou moins d'habileté politique de cette mesure, et je me borne à constater que l'armée ne vit pas sans de vifs regrets abandonner les couleurs qu'elle avait arborées, pendant vingt deux ans, sur tous les champs de bataille.

III

Les Cent-Jours virent les aigles reparaître un instant et disparaître après le désastre de Waterloo. Les légions organisées en 1816 durent, à l'imitation des errements de l'ancien régime, recevoir deux drapeaux: l'un blanc et l'autre aux couleurs de la légion; mais cette mesure, ordonnée sur l'initiative du ministre Clarke, d'après les idées personnelles de Louis XVIII, ne fut pas mise à exécution. Chaque régiment n'eut qu'un drapeau ou un étendard blanc, décoré des armes royales.

Pendant ce temps, les trois couleurs nationales trouvaient un refuge dans les Indes, où un ancien officier de la grande armée, le général Allard, au service du souverain de Lahore, Ranjjet-Singh, donnait à la milice indigène le drapeau tricolore.

Le drapeau blanc ne survécut pas à la Révolution de Juillet, pendant laquelle le peuple de Paris avait spontanément arboré les trois couleurs nationales de 1789. Les drapeaux tricolores distribués en 1831 et en 1841 par le roi Louis-Philippe étaient, par une sorte d'imitation des aigles du premier Empire, surmontés du coq gaulois. Après la Révolution de février 1848, on essaya un instant de changer la disposition des trois couleurs, mais on revint aussitôt à l'ordre adopté en 1792: bleu, blanc, rouge; la hampe fut terminée en fer de lance.

Napoléon III rétablit en 1852 les aigles, qui furent solennellement distribuées au Champ de Mars dans une splendide revue, et dont un trop grand nombre, par suite des tristes intrigues du commandant en chef de l'armée du Rhin, servent aujourd'hui de trophées à nos ennemis de 1870.

Pendant et après cette guerre, des drapeaux d'un modèle provisoire furent mis en service.

Enfin, à la revue du 14 juillet 1880, des députations de tous les régiments vinrent recevoir des mains du Président de la République les drapeaux que nous voyons flotter aujourd'hui dans toutes les prises d'armes, symboles de devoir, de dévouement, d'honneur et de patriotisme.

Les modèles des drapeaux de l'armée, pour le dire en passant, avaient été changés quatorze fois depuis 1789.

IV

Deux anecdotes bien connues donneront une idée suffisante du culte voué par les soldats de la Grande-Armée à leurs drapeaux.

Pendant la campagne de 1799, en Helvétie, la 76e demi-brigade d'infanterie avait perdu trois drapeaux dans les Grisons. Le souvenir de cette perte était resté douloureux dans le cœur des vieux soldats du 76e régiment, lorsque, en 1805, le corps du maréchal Ney entra dans le Tyrol et s'empara de la ville d'Innspruck; les premiers soldats qui pénétrèrent dans l'arsenal de cette ville y découvrirent les trois drapeaux du 76e conservés comme des trophées. Avertis, aussitôt tous les hommes du 76e accoururent et reconnurent avec une émotion mêlée de larmes, ces insignes glorieux arrachés jadis à leur courage dans le désordre d'un combat. Le maréchal Ney voulut les leur remettre lui-même, au milieu de leur acclamations enthousiastes et de leurs cris de joie.

La seconde anecdote est comme la contre-partie de celle-là; elle est une preuve de l'importance que Napoléon attachait à ne point laisser de trophées aux mains de l'ennemi. Le 4e de ligne, surpris à la bataille d'Austerlitz, au moment où il formait ses colonnes, par une charge inopinée de la cavalerie de la garde impériale russe, avait eu le malheur de perdre l'aigle de son premier bataillon. Quelques jours après la bataille, Napoléon, passant la revue de ce régiment, dit au premier bataillon:

—Qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous ai confiée?

Le major qui commandait le régiment répondit que le porte-drapeau avait été entouré et tué au milieu de la plus forte mêlée, qu'on ne s'était pas aperçu de sa chute à cause de la fumée, et que le bataillon, voulant réparer cette perte lorsqu'il s'en était aperçu, s'était précipité sur deux bataillons russes et leur avait pris deux drapeaux dont il faisait hommage à l'Empereur, espérant que l'Empereur lui rendrait une autre aigle en échange.

Napoléon fit jurer aux soldats qu'aucun d'eux ne s'était aperçu de la perte de son aigle et que, s'ils s'en étaient aperçus, ils auraient tous sacrifié leur vie pour la reprendre, "car un soldat qui a perdu son aigle a tout perdu," ajouta-t-il.

Paroles qu'ignorait sans doute le maréchal Bazaine lorsque, à Metz, il faisait si bon marché des aigles de son armée!

—Nous le jurons, s'écria tout le régiment et nous jurons aussi de défendre l'aigle que vous donnerez avec la même intrépidité que nous avons mise à enlever ces deux drapeaux ennemis.

—En ce cas, dit l'empereur en souriant, je vous rendrai donc votre aigle.

Nos colonels d'aujourd'hui, à la revue de janvier, doivent expliquer le devoir militaire aux jeunes conscrits récemment arrachés à leurs fermes ou à leurs ateliers. Ils auront à prononcer plus d'une belle et grande parole. La simplicité des explications n'est pas incompatible avec la mâle éloquence d'un chef de corps. Un thème tout naturel est la légende du drapeau ou de l'étendard: quatre noms de batailles choisies parmi celles où a figuré le régiment. Ce ne sont pas sans doute les seules affaires dans lesquelles il se soit distingué; on s'est attaché aux noms les plus retentissants, et il y a tel combat, sans nom dans l'histoire, où il s'est déployé, proportionnellement à la quantité des troupes engagées, plus d'héroïsme qu'à Iéna ou à Friedland. Mais on peut lire le récit de ces combats dans l'historique du régiment, s'il a été fait avec soin et mis à la portée de tous. La légende du drapeau doit être apprise par cœur, et chaque soldat doit savoir la commenter.

GÉNÉRAL THOUMAS.

1-5-8

Rapidéchance! Cela ne coûte qu'un cent et un cinq-huitième de cent par jour étant 98 pour 365 jour.

Faites-le prendre immédiatement, autrement vous arriverez trop tard.

Le Directory de la Ville

De la Nouvelle-Orléans pour 1894, de

SOARDS.

Renferme plus de changements qu'il y en a eu depuis vingt ans, ce qui fait que les anciens directories deviennent inutiles et que le nouveau devient indispensable.

Vu des doubles survenus et des délinquants parmi nos souscripteurs, ce directory étant une publication de souscriptions exclusivement, il n'y a qu'un nombre limité en vente.

C'est une aide de valeur et sauve avec le temps de l'argent, etc.

City Directory, prix.....$6 00
Business Directory, prix. 1 00
Mappe de la Ville, Litographiée, 3 couleurs.....50

Chacun de ces ouvrages mentionnés ci-dessus envoyé par express ou par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis sur l'avis du prix.

L. SOARDS, Editeur,
5 Commercial Place, Coin Camp.
6 mars—

ETAT DE LA LOUISIANE, BUREAU DU Surintendant de l'Enregistrement, Paroisse d'Orleans, nouveaux des rues Camp et Lafayette.—Nouvelle-Orléans, 12 octobre 1894.—Afin de procurer une ample opportunité pour l'enregistrement des votants, le bureau restera ouvert les SAMEDIS, de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi et de 4 à 7 heures de l'après-midi.

F. C. ZACHARIE,
Surintendant de l'Enregistrement.
13 oct—

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

CINQUIÈME PARTIE.

LE GRAND-PÈRE.

(Suite.)

Ce fut Darnetal qui le reçut. Le général ne l'avait jamais vu; mais souvent Marthe, Robert et Lavidry avaient parlé de lui, et Darnetal n'eut qu'à se nommer pour découvrir en M. de Trélon-Fontaines un ami.

Le général était très ému.

—Qu'ai-je appris? Dite-moi bien vite que tout cela n'est que mensonge.

—Hélas, mon général, tout cela est la vérité.....

M. de Trélon-Fontaines regarda Darnetal comme s'il n'eût pas compris encore. Son mâle et franc visage exprima une douleur extrême. Et il resta longtemps silencieux.

Puis, très bas, il dit:

—Voyons, dites-moi tout..... elle est innocente, n'est-ce pas? Il y a là une erreur grossière, évidente, de la justice!..... Rien ne lui sera plus facile que de montrer qu'elle n'est pas coupable.....

Et comme Darnetal se taisait:

—Répondez..... je vous en prie..... Il faut que je sache tout.....

—Est-elle coupable, je l'ignore!..... Pourtant, Robert, lorsque je suis arrivé à Fontenailles—le lendemain du meurtre et le jour de l'arrestation—Robert m'a dit qu'elle ne s'était pas défendue.....

—Voilà qui est étrange..... La fille de Lavidry..... un meurtre..... un crime..... Et pourquoi?..... pourquoi?

Darnetal le savait, mais ce secret ne lui appartenait pas.

M. de Trélon Fontaines se mit à marcher à grands pas dans la chambre. Il aurait voulu ne pas croire. Et Darnetal affirmait!

—Mon pauvre Lavidry! Comment est-il? Comment cette nouvelle ne l'a-t-elle pas tué? Il est ici, sans doute?..... Puis-je le voir?

—Certes oui, mon général, vous le verrez, mais gardez-vous bien de lui dire un mot de ce que vous savez. Nous lui avons caché l'arrestation de sa fille. Et tous les jours, maintenant, ce seront de nouveaux mensonges pour l'entretenir dans cette erreur.....

—Bien. Vous pouvez avoir confiance en moi. Je serai prudent.

Le général fut introduit par Darnetal auprès de Lavidry. L'entretien ne fut pas long. Le vieil officier était fatigué et toujours en somnolence. Il parut heureux de revoir son compagnon d'armes, et lorsque M. de Trélon-Fontaines partit, il demanda:

—Et ce mariage, mon ami, se fait-il toujours?

—Il est bien difficile de savoir à quoi rêve ma pauvre fille. Depuis le jour où ce mariage a été décidé en principe, jamais je ne l'ai vue si nerveuse, si préoccupée, si irritable.....

—Elle ne l'aime pas, peut-être?

—Si elle ne l'aimait pas, pourquoi l'épouserait-elle?

—C'est juste. Tu connais cette famille des Winter?

—Oui. J'ai obtenu sur elle les meilleurs renseignements.....

—Et de quelles sources?

—Oh! mon Dieu, de partout un peu. Ils sont connus de la haute société parisienne et le meurtre de M. de Winter y fait un bruit énorme..... Tout le monde en parle.....

—Quel motif attribue-t-on à ce meurtre?

—On ne perd, jusqu'ici, en conjectures.

—Et que dit Karl?

—Je ne l'ai pas revu.

Le vieil officier eut un geste étrange, presque de menace.

—Oh! tu ne le reverras pas!.....

M. de Trélon-Fontaines fut surpris.

—Pourquoi, mon ami?

—Ma foi, je n'en sais rien. C'est une idée que j'ai dans la tête. La justice doit savoir déjà que le meurtre n'a pas eu le vol pour mobile?

—Qu'en sais-tu toi-même, Lavidry? Tu me parais bien renseigné.

—J'ignore tout. Je suppose seulement.

—Personne, en effet, en cette affaire, ne parle de vol.

—Tu vois. Il y a donc un châtiment, une vengeance?

—Peut-être, fit M. de Trélon-Fontaines attentif.

—Le passé de M. de Winter a donc un secret que tu ne connais pas..... et qu'il importe que tu connaisses..... Sois attentivement cette enquête, tu y es plus intéressé que tout autre..... Quant à Karl.....

L'aveugle hésita. Le général ne le perdait pas de vue.

—Eh bien!..: Tu as l'air de garder pour toi quelque révélation.....

—Je te le répète... Il me semble bien que tu ne le reverras pas..... mais si je me trompais, s'il se représentait... s'il revenait auprès de la fille avec la même rêve, dans le même but, je compte sur toi pour me prévenir.....

—Mon ami, sois franc... Tu en as trop dit,....

—Je ne t'en dirai pas davantage, pour aujourd'hui.

—Je t'en prie.

—C'est inutile.

—Voilà qui est étrange! murmura le général.

Et comme il connaissait Lavidry, il n'insista pas.

V

L'aveugle se trompait. Karl allait se représenter.

Le meurtre de son père l'avait un instant affolé. Il y avait vu le renversement des espérances d'ambition, nourries depuis si longtemps, et presque amendées jusqu'à leur réalisation.

Il avait cru, de même que Guillaume, n'avoir rien à craindre non seulement de Lavidry, dont il s'imaginait la cécité complète, mais de Marthe.

Et tout à coup Marthe avait tué!.....

Dans la vie du jeune aventurier, il y eut, pendant ces jours là, des heures d'indécision suprême. Le corps de Winter, par ses soins, avait été ramené à Paris et inhumé au Père-Lachaise.

Magda n'avait rien dit.

Elle restait presque toujours invisible, dans cet appartement de l'avenue Montaigne, où elle ne quittait plus Mme de Winter devenue veuve. Elle seule savait la vérité sur ce meurtre où elle avait joué, pour Lavidry, le rôle de la Providence. Mais ses lèvres étaient closes. l'Acquisition qui pesait sur Marthe ne l'avait pas surprise. Elle s'y attendait; elle s'attendait aussi à ce que la fille se dévouât pour le père. Et puisqu'il en était ainsi, Magda ne se croyait pas le droit de parler.

Ce qui l'étonnait profondément, c'était de voir que Lavidry ne se déclarât point publiquement coupable de ce meurtre.

Elle ignorait le mensonge dans lequel vivait le vieillard.

Ce mensonge se perpétuait, renouvelé par Darnetal.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le départ du château de Fontenailles; depuis que Robert était soldat, trois jours.

Lui, Robert, trouvait à peine le temps d'écrire tous les soirs deux ou trois lignes, parfois au crayon, pour embrasser son grand-père.

Et Marthe, elle, n'avait plus donné de ses nouvelles.

L'aveugle s'inquiétait!

A toutes les heures des courriers, de huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, il demandait à Darnetal:

—Il n'y a rien?

Et Darnetal était obligé de le rassurer, de chercher des explications. Mais il se disait que si Marthe tardait à écrire, à donner de son absence une raison quelconque, il lui deviendrait bien difficile de faire patienter le pauvre homme.

Heureusement, cette lettre arriva, portant, comme l'autre, le visa de la prison de Blois.

Marthe s'excusait auprès de son père et lui disait qu'elle venait de quitter Blois pour aller à Compiègne passer quelques jours dans la famille du docteur Noirtier qui l'avait recueillie autrefois. Lavidry connaissait les sentiments d'affection profonde et de reconnaissance qui attachaient sa fille au docteur et à Mme Noirtier. Il n'eut pas de soupçons.

C'était un répit de quelque temps.

Mais après, qu'adviendrait-il? Et une fois que le doute serait entré dans son esprit, comment ferait-on pour retenir le vieillard!

Le dimanche arriva.

Vers deux heures, une voiture s'arrêta devant le petit hôtel de Lavidry; un jeune soldat en descendit et se précipita dans le jardin.

—Voici Robert, mon commandant, dit Darnetal à l'infirme.

Le visage de Lavidry s'éclaira. Et pour recevoir l'enfant si cher à son cœur il essaya de se lever.

Mais il lui fallut l'aide de Darnetal, tant ses jambes étaient faibles.

Ce fut alors qu'il accueillit Robert, debout.

Dans le courant de l'après-midi, l'aveugle dit au jeune homme:

—Malgré tout le bonheur que j'éprouve à t'avoir auprès de moi, je te donne deux heures de liberté. Va chez le général. Il sera heureux de te revoir, je le crois, et Armand aussi bien que lui..... Et ce n'est pas tout..... Tâche de savoir si Karl de Winter est revenu auprès d'Espérance..... Tu me le diras.....

Karl auprès d'Espérance! Malgré ce qui s'était passé?..... Est-ce qu'il aurait pare le audace?

Cela troubla Robert et il oublia de répondre.

—Tu ne m'as pas entendu, mon enfant?

—Pardon..... pardon..... Je vous dirai tout ce que j'aurai appris.....

L'aveugle prit les mains de Robert, et avec inquiétude:

—Ta voix a tremblé..... Pourquoi?...

—Rien, grand-père.....

Et redoutant des questions plus pressantes, il se hâta de partir.

Karl auprès d'Espérance!

Cela bourdonnait à ses oreilles comme une menace! Cela lui paraissait monstrueux. C'était l'audace poussée presque à la folie.

De la villa Montmorency, où était la petite maison de son grand'père, jusqu'à la rue Molitor, où s'élevait le superbe hôtel habité par le général, il n'y a que quelques minutes. Robert fit le trajet en courant.

Et cependant, ce ne fut pas sans une grande anxiété qu'il pénétra chez M. de Trélon-Fontaines.

Certes, il ne doutait pas de son affection ni de l'amitié d'Armand et le terrible malheur qui le frappait, dans sa mère, ne pouvait diminuer cette affection.

Mais sa mère en prison! accusée d'assassinat!

Sa mère coupable,—car il la croyait coupable.—sous la menace d'une condamnation qui la déshonorerait, quelles que fussent les excuses de son crime! Cela lui créait une situation si fausse!

Trop délicat pour le lui faire comprendre, le général et Armand n'en auraient peut être que plus de tendresse. Car, sans connaître le secret du passé de Marthe, ils en savaient assez pour deviner que ce meurtre était justice.

Mais oserait-il paraître devant Espérance? Lorgueil de la jeune fille pesant sur lui n'allait-il pas lui causer une nouvelle torture?

Son cœur battit bien fort quand on lui dit que le général était à l'hôtel, et qu'Armand et sa sœur, non plus, n'étaient pas sortis.

Et il avait la gorge sèche, les yeux fiévreux, les mains tremblantes quand il pénétra dans le salon, où il se trouva seul un moment en attendant que le général fût averti.

M. de Trélon-Fontaines vint l'y retrouver presque aussitôt. Et quand il aperçut le jeune soldat, la figure fatiguée, très pâle et ne pouvant cacher le tremblement nerveux de ses membres, il lui tendit ses bras et l'embrassa comme son fils. Et cela sans mot dire, scène silencieuse qui allait droit au cœur de Robert.

Armand et Espérance, qu'on venait de prévenir également, entrèrent à leur tour, et ce fut Armand qui parla le premier.

—Nous vous plaignons de toute notre âme, mon cher Robert..... Il y a là, évidemment, une erreur que la justice reconnaîtra bientôt.

Et mes yeux furent aussi francs, l'étreinte aussi cordiale qu'autrefois, alors que la honte ne pesait pas sur le nom de Robert.

Comment ne l'eût-il pas aimée, cette famille de soldats qui, passant par dessus les préjugés, l'accueillait malgré tout?

Et comment n'eût-il pas reconnu pour elle le besoin de tous les dévouements? Comment n'en eût-il pas souhaité l'occasion?

Il avait salué timidement Espérance, n'osant la regarder.

Et tout à coup la jeune fille s'avança vers lui et lui tendit les mains comme avait fait Armand.

—Vous ne trouverez rien de changé ici, monsieur, dit-elle.....

Et appuyant, pour se bien faire comprendre:

—A Fontenailles avant, à Paris après, notre affection reste la même.

—Oh! mademoiselle, mademoiselle!!

Et il ne put en dire davantage. Les larmes l'étouffaient.

Ainsi, elle, Espérance, le plaignait, comme les autres!

Et elle venait de lui parler si tendrement, son regard était si doux! Et il y avait une émotion si vraie dans ses paroles!

Pour ce mot de pitié tombé de ces lèvres, Robert lui pardonnait le passé, oubliait son orgueil, les souffrances subies à cause d'elle.

Espérance ajouta, comme Armand:

—La justice ne sera pas longue à renvoyer votre mère!

Hélas! elle croyait Marthe innocente et Marthe était coupable!

Il y avait à peine quelques minutes que Robert se trouvait avec ses amis, réchauffé par leur affection, lorsqu'un domestique entra. Il se tint sur le seuil. A son air embarrassé, au regard qu'il jeta sur Robert, Armand comprit qu'il se passait quelque chose.

Il le fera, se rapprocha du domestique.

—M. Karl de Winter..... A cause de M. Lavidry, je n'ai pas osé l'introduire tout de suite.....

—Vous avez bien fait. Je vais le recevoir.

Et si allait sortir, lorsqu'un mot tout à coup, le retint.

—Armand!

C'était Robert, debout, qui le retenait.

Il n'avait pas entendu. Et pourtant, il avait compris brusquement.

Son visage était altéré. Un brouillard passait devant ses yeux.

—Armand, j'ai deviné.... C'est M. Karl de Winter, n'est-ce pas?

Sans soupçons, croyant que Robert voulait se retirer, afin d'éviter une attention délicate à ses amis, Armand répondit:

—C'est lui en effet, et c'est la première fois que nous le revoyons depuis....

Il n'acheva pas. Robert essuya son front mouillé de sueur.

—Lui! Lui! Il ose! Il ose reparaître ici!! murmura-t-il.

Armand se disposait de nouveau à sortir.

—Armand!.... Mon général!... Mademoiselle Espérance! dit le pauvre garçon, accorde-moi une grâce... Je vous en supplie, si pénible que cela soit, laisse Karl de Winter venir ici... devant vous... devant moi...

Armand allait refuser, Espérance aussi peut-être afin d'épargner aux deux jeunes gens une scène pénible lorsque tout à coup le général les arrêta d'un geste. Il se souvenait des paroles mystérieuses, inexplicables, échappées à Lavidry quelques jours auparavant.

—Faites-le entrer! dit-il.

Et Robert, dans une agitation étrange:

—Merci, mon général, merci, c'est Dieu qui l'envoie!....

Le domestique était parti.

Quelques secondes se passèrent dans un silence singulier, presque religieux.

Puis la porte du salon se rouvrit, le domestique s'effaça et Karl de Winter, vêtu de noir, triste, entra.....

Il ne reconnut pas Robert tout d'abord. C'était la première fois qu'il le voyait en soldat. Du reste, à son entrée, il ne l'avait pas regardé. Et il releva les yeux vers Robert seulement lorsqu'il eut salué le général et ses enfants.

Alors, il tressaillit et devint horriblement pâle.

—Vous, monsieur, vous! bégaya-t-il.

Et soudain, se retournant vers le général, il dit avec une dignité froide, en même temps qu'avec une tristesse contenue:

—Monsieur de Trélon-Fontaines, je ne m'attendais pas à retrouver ici, à ma première visite en deuil, le fils de la malheureuse femme qui a assassiné mon père..... Souffrez que je me retire.....

Armand se précipite vers lui.

—Karl! Karl!

—Armand, je vous demande pardon... si j'avais su, je ne me serais pas présenté..... je souffre beaucoup..... d'agir comme je le fais..... mais ne le dois-je pas à la mémoire de mon pauvre père...

Le général se taisait. Il semblait attendre.

Chose bizarre, Espérance ne regardait pas Karl..... C'était Robert qu'elle regardait!..... Et ses beaux yeux sombres exprimaient de l'épouvante.

Armand était très perplexe. Le silence de son père le surprenait.

Il connaissait en outre la délicatesse et le tact de Robert. Et Robert, la tête haute, paraissait avoir désiré ce qui se passait là.

Karl s'attendait à être retenu.

Et pas un mot pour le rappeler.....

Il fit quelques pas, indécis, se dirigeant vers la porte.

D'un bond Robert s'y trouva, avant lui.

Et d'une voix calme, mesurée, pesant chacune des paroles:

—Non, monsieur de Winter, vous ne sortirez pas.

—Monsieur!.....

Armand accourait entre les deux hommes. Mais Robert le repoussait:

—Armand, il le faut..... Pardon, pardon à vous, mon général, qui peut-être me chasserez tout à l'heure..... et je vous demande aussi pardon, mademoiselle..... de tout ce que je vais vous dire.....

Le général gardait la même attitude singulière.

Il dit seulement:

—Robert, expliquez-moi votre conduite en ma présence..... Je vous l'ordonne..... n'hésitez plus.....

Et s'adressant à sa fille:

—Espérance, retire toi!

Mais les mains désespérées de Robert le suppliaient:

—Non, non, devant tous, mon général, devant tous..... Il le faut.....

Surpris, devinant quelque drame, M. de Trélon Fontaines resta incertain.... Mais Robert, chez lui, n'était pas un soldat chez son général..... C'était bien plutôt, presque, un enfant chez son père.....

Alors, il fit un geste:

—Soit, parlez!

—Oui, parlez, dit Karl, résolu et dédaigneux..... Votre présence déshonore cette maison..... Elle est, pour moi, une souffrance..... Parlez!

Ce ne fut pas à Karl de Winter que Robert s'adressa. Ce fut au général qu'il répondit:

—Mon général, vous ne connaissez pas encore la vérité toute entière sur cette triste histoire, et je ne pense pas que ce soit M. de Winter qui veuille se charger de vous la dire..... S'il le veut, je lui laisse la parole.....

Karl demeura impassible.

Il ne comprenait pas.

—Ce sera donc moi, fit Robert. Mon général, et vous, Armand, et vous, mademoiselle, votre accueil m'a profondément touché. Vous avez eu pitié de mon malheur, mais j'ai remarqué que vous paraissez avoir la conviction—du moins vous en avez exprimé l'espérance—que ma mère est innocente et qu'elle n'a point tué le père de cet homme.... Etiez-vous vraiment convaincus? Ou le fait-ce que par tendresse? peu importe.... Je dois vous détromper.... Ma mère est bien réellement coupable.....

Armand et la jeune fille eurent un même cri d'effroi, de surprise et de douleur.

Le général, les yeux droit fixés dans ceux de Robert, écoutait.

—L'a-t-elle avoué aux juges, je l'ignore. Ici devant vous, mon général, qui serez juge aussi, je dois le dire.

Karl intervint et s'écharpe:

—Votre mère est coupable et son aveu est complet.

—Il me reste à vous dire, maintenant, mon général, pourquoi ce crime,—puisque c'est ainsi qu'on appelle l'acte de justice que ma mère a commis,—Guillaume de Winter était, comme son fils, un aventurier, imposteur infâme..... Son véritable nom est Will ou Staubach..... Il commandait à Bazeilles une compagnie d'infanterie bavaroise, et c'est lui qui, au mépris de tous les droits, de toutes les lois, a assassiné mon père.....

Karl ne bougea pas. Il s'attendait à cela. On eût dit, tant était grande son apparente tranquillité, que cela ne le touchait pas.

Quant au général, sa figure colorée avait soudain pâli. Il venait de s'asseoir lourdement, les jambes brisées, et il appuya son front dans sa main tremblante.

Mais pas un mot. Il attendait encore. Il regardait Robert.

—Ce n'est pas tout..... Hélas! ose-t-il je dire que ce n'est rien..... La vie de cet homme a eu une influence fatale sur tous les miens et sur tous ceux que j'aime..... Déserteur à son pays, William Staubach, en quête d'aventures, passe au Tonkin et là il devient le lieutenant, le conseil de l'un des principaux chefs des pirates, le plus intelligent et le plus redoutable ennemi de la France: De Than. C'est lui, c'est Staubach, qui fit construire les redoutes presque impenetrables et si mystérieuses du Fort de la Mort..... C'est lui que je vis, moi, au haut des roches, en avant de ces redoutes, par une nuit claire..... C'est lui qui commandait la défense et imaginait les pièges où tombaient, où étaient massacrés nos soldats surpris..... C'est lui, enfin, qui fit brûler vivant mon pauvre grand père, votre frère d'armes, mon général.....

Armand s'était rapproché de Robert. Il lui avait pris les mains et les serrait convulsivement, mais sans un mot. Il y avait, dans ces traits, quelque chose d'égaré qui faisait pitié.....

Espérance murmurait, faible, demi-morte d'épouvante:

—C'est horrible..... monsieur, dites-lui donc qu'il ment! monsieur de Winter!...

Karl eut un méprisant sourire. Il faisait tête à l'orage avec une surprenante énergie.

—Continuez, monsieur Lavidry, est-ce bien tout?

—Non.... cela n'atteignait que nous... et ne touchait pas à l'honneur du général..... à l'armée..... Mais le reste..... ce que j'ai à dire maintenant, tous ici vous le savez aussi bien que moi.....

Vous avez vu à l'œuvre, autour de vous, contre vous, William Staubach et son fils et vous n'avez pas pu vous défendre contre leurs intrigues. Hélas! moi, j'ai eu des doutes, pendant les premiers temps, mais j'ai fini par n'y plus penser, car j'ignorais que ces doutes fussent partagés par ma mère..... Chez ma mère, non point même un soupçon de l'infamie qui se préparait, mais une absolue certitude..... Et chez moi, le doute était devenu certitude aussi, car à Bazeilles, où je suis allé prier sur la tombe de mon père, qui ai-je vu, auprès de notre maison blanche, le sourire aux lèvres, évoquant le passé glorieux dont il avait été un des artisans? Qui? Guillaume de Winter et son fils! Ah! les crimes ne restent jamais impunis toute une vie! Tôt ou tard, mais toujours sûrement, apparaît la justice qui venge!.....

Au retour de notre pèlerinage à Bazeilles, ma mère, qui avait cherché vainement, depuis des mois, une preuve contre cet homme—car elle aurait voulu douter, douter quand même—ma mère eut avec moi une explication. Il fallait éviter le scandale, n'est-ce pas? le scandale d'un mariage pareil!.. Nous, je le redis, ce n'est rien!....